Bulletin de Liaison
NSAE
Numéro 33 – mars 2019

	page
Éditorial	2
Vers une Église sans clercs ni laïcs	3
Comptes-rendus des Ateliers « comprendre les enjeux »	12
Témoignage à deux voix : Pourquoi l'Église catholique nous parle-t-elle de Dieu d'une façon qui ne fait plus sens pour beaucoup d'entre nous ?	17
Éléments de la célébration	25
Je dois crier, je dois me risquer	29
La Bethléem de l'imaginaire chrétien occidental contraste vivement avec la réalité de l'occupation	30

Nous sommes aussi l'Église - 68 rue de Babylone 75007 Paris – site : https://nsae.fr

Éditorial

Dans sa « Lettre au peuple de Dieu » du 20 août, le pape François a fermement condamné le cléricalisme, comme une anomalie dans la conception de l'autorité dans l'Eglise. Dans sa lettre aux évêques chiliens, il avait clairement dénoncé « l'abus de pouvoir, l'abus de conscience, conduisant à des abus sexuels » qui ont si durement entamé la crédibilité de l'Eglise catholique.

NSAE a conscience depuis longtemps du problème que pose la structure et l'exercice du pouvoir. C'est pourquoi nous avons reconnu ce que représentait le mouvement des laïcs d'Osorno qui refusaient l'évêque Barros, et que nous l'avons soutenu. C'est la première fois dans l'histoire récente de l'Eglise qu'un mouvement de laïcs qui s'oppose au Vatican obtient gain de cause. Et là, il s'est trouvé directement opposé au Pape lui-même.

Par leur action, conjuguée avec celle des représentants des victimes de Karadima, ils ont fait éclater la crise dont bien peu soupçonnaient l'ampleur, en dehors des trois victimes qui poursuivent l'action. Aujourd'hui, on peut constater que le phénomène est aussi universel que l'Eglise : Etats-Unis, Canada, Australie, Allemagne, Irlande, Espagne, mais aussi Inde où on dénonce un évêque qui s'attaquait aux religieuses, et l'Afrique où jusqu'ici on niait qu'il y ait un problème: c'était un phénomène qui concernait les pays riches.

Mais on peut aussi constater que l'appel du Pape n'a pas jusqu'ici connu de suites vraiment tangibles, et que la hiérarchie ne semble pas encore avoir bien compris. Alors, nous nous posons la question : que faire ? comment faire ? Il nous est apparu qu'il fallait d'abord recaler nos idées sur l'Evangile qui est notre boussole. D'où le thème de notre rencontre : « **Cléricalisme ou Evangile : comprendre les enjeux ».**

Le samedi la conférence de José a réuni une cinquantaine de personnes, dont une douzaine extérieures à nos associations.

Des échanges fort sympathiques ont pu se prolonger le dimanche, car Jose nous a fait l'amitié de rester avec nous tout au long de notre AG.

La célébration eucharistique préparée par le CA fut un moment très fort de recueillement et de prière. Didier Verdeille nous avait fait l'immense cadeau de mettre en musique un le texte de Jose Arregi choisi pour entrer dans la célébration. Nous sommes très reconnaissants à Annie Grazon pour son témoignage très émouvant sur son itinéraire.

Des raisons de force majeure nous ont privés de la présence de plusieurs amis. Nous les avons associés à nos réflexions et ils ont été très présents à notre célébration.
Nous les retrouverons bientôt pour continuer notre chemin.

Régine Ringwald

Vers une Église sans clercs ni laïcs
José Arregi

Pour les réflexions que vous m'avez demandé de partager, vous m'avez proposé comme titre « Cléricalisme ou Évangile » et un point d'interrogation. Ce seraient donc deux choses opposées ? Eh bien, oui : le cléricalisme est carrément opposé à l'Évangile. Je vais essayer de signaler quelques éléments fondamentaux de cette contradiction, qui constituent autant d'enjeux et d'appels pour cheminer vers une Église évangélique non cléricale.

Je tiens à vous féliciter de tout cœur pour être là aujourd'hui, pour continuer de croire malgré tout à l'Esprit de Jésus, pour ne pas cesser de revendiquer malgré les difficultés évidentes l'Église fraternelle et spirituelle que Jésus mit en mouvement. Cela vaut la peine.

1. Le cléricalisme : une Église basée sur la soumission hiérarchique

Le cléricalisme est un système –le qualifierons-nous encore d'*ecclésial ?*– organisé autour de la figure du clerc.
Clerc vient du grec *kleróo* (« choisir », « jeter le sort »), *kleróomai* (« être pris comme héritage »). Le clerc est (se conçoit soi-même comme) :

- Un homme, jamais une femme.
- « Pris » par Dieu comme son lot particulier ; élu « par Dieu », non pas par la communauté qu'il doit servir, qu'il va plutôt présider.
- Investi « par Dieu » (en fait, par d'autres clercs de rang supérieur) d'un pouvoir divin qui échappe à tout contrôle de la communauté.
- Investi, donc, d'un pouvoir exclusif et intangible.

Ainsi, l'Église cléricale va constituer un corps, un clergé, rigoureusement hiérarchisé : du pape aux diacres, en passant par les évêques et les prêtres. Le cléricalisme est l'une des nombreuses versions des « dualismes hiérarchiques » (Rosemary Radforth Ruether) : Dieu au-dessus du monde, fondement de tout dualisme et de toute hiérarchie et, par conséquent, de toute soumission ; l'esprit au-dessus de la matière, l'âme au-dessus du corps, le ciel au-dessus de la terre ; les êtres humains sont au-dessus des animaux, les animaux au-dessus des végétaux, les végétaux au-dessus des minéraux… Les hommes, bien entendu, au-dessus des femmes, les blancs au-dessus des gens de couleur, l'Europe et sa culture au-dessus des autres continents et toutes leurs cultures. Et, bien sûr aussi, les hétérosexuels au-dessus des homosexuels. La religion au-dessus de l'incroyance, le christianisme au-dessus des autres religions, et l'Église catholique romaine au-dessus de toutes les autres Églises, et à son intérieur le pape au-dessus des évêques, les évêques au-dessus des prêtres, les prêtres (et les « religieux-religieuses ») au-dessus des laïcs).

Le cléricalisme est une forme particulière de seigneurie et de soumission. Le cléricalisme fait partie d'un monde hiérarchisé, il en est la forme religieuse et la légitimation ultime. Voilà le modèle qui est toujours en vigueur.

Mais nous voici, hommes et femmes disciples de Jésus, frères et sœurs de Jésus et les uns des autres, réunis pour nous demander : ce monde hiérarchique que l'Église cléricale reflète et renforce serait-il l'épiphanie de Dieu, de la Vie, du Fond de la Réalité ? Dieu ne serait-il pas plutôt le nom du Mystère Innombrable de la Communion universelle ? La Vie ne jaillit-elle pas de la relation d'égalité de tout avec tout ? Le Fond de la Réalité n'est-il pas la danse circulaire de la fraternité-sororité universelle ? Alors, cette Église cléricale est-elle bien l'Église de Jésus que nous sommes, que nous voulons être ? Tant que ce mo-

dèle clérical de soumission ne sera pas renversé, l'Église pourra-t-elle, pourrons-nous, être le sacrement du Règne du monde nécessaire, du foyer de l'humanité, de la nouvelle terre habitable de la communauté des vivants ?

2. Le cléricalisme est à la racine des problèmes majeurs de l'Église

Le cléricalisme que je viens de décrire dans ses traits et ses fondements majeurs constitue la base du modèle ecclésial catholique en vigueur depuis le IIIe siècle. Par là même, il constitue la raison fondamentale de son retard historique et de son insignifiance culturelle dans le monde actuel, notre monde.

J'oserais dire que le cléricalisme est à la racine des maux fondamentaux de l'Église institutionnelle. Tous les autres problèmes structuraux de l'Église en découlent et s'y ramènent, et aucun problème ne sera résolu tant que ce schéma clérical ne sera pas inversé. Tandis que si cette question est résolue, les autres le seront.

Je signale quelques exemples :
1) C'est du cléricalisme que dérive le patriarcalisme et l'inégalité inique de la femme par rapport aux hommes.
2) C'est du cléricalisme que découle l'autoritarisme ; le caractère antidémocratique de l'Église découle du modèle religieux clérical.
3) En allant un peu plus au fond, c'est au cléricalisme, donc à la nécessité plus ou moins consciente qu'a le clergé de défendre son pouvoir et ses privilèges, que sont liés la vieille alliance de l'institution ecclésiastique avec le pouvoir, l'oubli des pauvres, la perte de liberté prophétique pour dénoncer l'injustice et la peur pour annoncer la bonne nouvelle de Jésus dans sa simple radicalité.
4) C'est le cléricalisme qui est à la base de la fausse question sur le rôle des laïcs dans l'Église, question qui a fait couler tant d'encre. Disparue la constitution cléricale de l'Église, disparaîtrait du coup la question de la place des laïcs en elle.
5) C'est au cléricalisme, enfin, qu'est également lié le fameux manque de prêtres, encore un faux problème. En fait, si les diverses communautés chrétiennes et l'Église entière s'organisaient dans une perspective communautaire, hors du cadre clérical, le problème du manque des prêtres, dont tant de communautés affirment souffrir, ne se poserait même pas : si on dépasse le modèle clérical, les prêtres proprement dits ne seraient pas nécessaires pour l'Eucharistie ni pour la Réconciliation ni pour les autres sacrements ; chaque communauté choisirait les personnes chargées des services nécessaires pour ses divers aspects et besoins. Ce qui ne veut pas dire que la crise culturelle du christianisme traditionnel s'effacerait pour autant.

3. La première victime du cléricalisme c'est le clergé

Je pars d'un constat : le clergé traverse une crise profonde, tant au niveau personnel qu'institutionnel. Je me référerai surtout à la dimension personnelle. Beaucoup de prêtres ne se sentent pas bien dans leur peau, et leur santé (tant physique que psychique) en souffre. La souffrance des clercs, victimes du cléricalisme, nous amène à les regarder avec des yeux de miséricorde, et à être d'autant plus critiques vis-à-vis du système dont ils souffrent.

Voici quelques symptômes du malaise, qui en sont à la fois des causes :
1) Manque de sécurité et d'estime de soi ;
2) Distorsion évidente entre les besoins personnels et les exigences du rôle clérical ;
3) Répression angoissante des émotions et des besoins (surtout affectifs) ;

4) Sentiment de frustration du fait que tout ce pour quoi on est devenu prêtre et on continue de l'être s'effondre irrémédiablement (le vide des églises, les jeunes qui passent, les « vocations » qui manquent...) ;
5) Conflit déchirant entre l'obéissance inconditionnelle que l'on doit (à l'institution ecclésiale, à l'évêque) et l'autorité nulle que l'on exerce (en tant que représentant de la même institution), pris au milieu ;
6) Collision non acceptée entre l'image de soi en tant que figure supérieure, d'une part, et le discrédit social, de l'autre ;
7) Tension aiguë entre le besoin de reconnaissance qu'ils ont développé et la perte brutale de reconnaissance et de prestige social dans notre société ;
8) La sexualité, n'en parlons pas… et ne parlons pas de sexualité dans le sens large et dans le sens restreint... Il n'est pas nécessaire d'avoir beaucoup lu Drewermann, *Fonctionnaires de Dieu*, pour affirmer que les motivations et l'expérience personnelles du célibat d'une grande partie du clergé et des religieux, ne résisteraient pas au discernement nécessaire. Bien entendu, la sexualité est pour tout un chacun, marié ou célibataire, source de conflits, soyons honnêtes, mais il faut reconnaître aussi que le clergé, de manière majoritaire, ne vit pas le célibat de manière libre et naturelle, « saine ». Il y a déjà longtemps le théologien jésuite Díez Alegría a écrit que « le célibat est une fabrique de fous »).

Tous ces problèmes personnels ont des racines avant tout structurelles, institutionnelles, et exigent une réforme urgente des ministères ecclésiaux et de la figure du « clerc » (en tant que personnage séparé, sacré, investi de pouvoirs divins...). Le cléricalisme peut être la cause des « maladies ecclésiogènes » (B. Häring) pour les croyants en général, mais en tout premier lieu pour les clercs eux-mêmes.

Ainsi donc, l'ecclésiologie cléricale où certains ministères jouissent d'un privilège non seulement nie l'égalité fraternelle voulue par Jésus, mais, à long terme, menace sérieusement la personnalité de ceux qui exercent de tels ministères.

4. Au début, il n'y avait ni clercs ni profanes

Il ne s'agit pas d'aller en arrière, de revenir au passé, mais il est bon de nous rappeler que, aux origines de l'Église, il n'y avait pas de « clercs ». Encore moins dans le mouvement de Jésus.

1) Regardons d'abord ce que Jésus a fait et enseigné. Jésus ne s'est jamais appelé ni s'est conduit comme un prêtre. Il a même évité tout rapport avec les prêtres et s'est montré très critique vis-à-vis d'eux. Et il n'a jamais établi des niveaux ou des catégories au sein de son groupe. Bien au contraire : *Mais vous, ne vous faites pas appeler Maître ; car un seul est votre Maître, et vous êtes tous frères. Et n'appelez personne sur la terre votre père ; car un seul est votre Père, celui qui est aux cieux* (Mt 23,9-10). Bien entendu, chaque disciple, homme ou femme, doit assurer son service dans le groupe de Jésus, mais personne n'est pas pour autant au-dessus de quiconque.

Mais que dire des « Douze » appelés « apôtres » ? Jésus ne les a-t-il pas établis au-dessus du reste des disciples ? Certainement pas. Il ne les a pas placés comme des dirigeants, encore moins comme une classe dirigeante dotée du « droit de succession ». C'est beaucoup plus simple : Jésus attendait que tous les enfants d'Abraham dispersés parmi les nations soient réunis par Dieu lors de l'arrivée imminente du « royaume de Dieu », et il désigna les Douze comme symbole des douze tribus imaginaires de l'ancien Israël, et on peut dire encore : comme image prophétique de la libération et du rassemblement de tous les exilés.

2) Avançons d'un pas et observons le vocabulaire du Nouveau Testament. Deux observations s'imposent et nous surprennent :

a) Premier constat, sur les termes « clerc » et « laïc » : le terme grec *kleros* (« portion échue », « propriété particulière ») ne désigne jamais les dirigeants, mais la communauté entière (cf. 1 P 5, 3 ; Ep 1,11). Quant au terme *laikos* (qui signifiait la masse des habitants d'une ville par opposition aux dirigeants), il n'est jamais utilisé dans le Nouveau Testament ; par contre, on utilise *laos* (« peuple ») (1 Pe 2,9-10), logiquement référé à l'Église ou à l'ensemble de toutes les Églises. Ainsi donc, d'après le Nouveau Testament, nous sommes tous un « clergé », des élus, et nous sommes tous des « laïcs », un peuple de frères et de sœurs.

b) Deuxième constat : le terme « prêtre » a presque disparu du Nouveau Testament. Seulement « Jésus », qui était un laïc, et toute la communauté chrétienne sont appelés « prêtres » (Hb 5,1-5 ; 1 P 2 : 4-10, Ap 1,6 : 5,10), mais les dirigeants des communautés ne sont jamais désignés par ce mot.

3) Il ne faut oublier, par ailleurs, la variété des ministères qui existait au sein des communautés chrétiennes dont on parle dans le Nouveau Testament. On constate que les diverses communautés (Jérusalem, Antioche, Corinthe…) s'organisent de manières très diverses et qu'elles ont des ministères divers avec des fonctions différentes.

Un exemple suffit. En s'adressant aux chrétiens de Corinthe, Paul écrit : « *Vous êtes le corps de Christ, et vous êtes ses membres, chacun pour sa part. Et Dieu a établi dans l'Église premièrement des apôtres, deuxièmement des prophètes, troisièmement des docteurs, ensuite ceux qui ont le don des miracles, puis ceux qui ont les dons de guérir, de secourir, de gouverner, de parler diverses langues. Tous sont-ils apôtres ? Tous sont-ils prophètes ? Tous sont-ils docteurs ? Tous ont-ils le don des miracles ? Tous ont-ils le don des guérisons ? Tous parlent-ils en langues ? Tous interprètent-ils ? Aspirez aux dons les meilleurs. Et je vais encore vous montrer une voie par excellence*… » (1 Co 12,27-29).

Paul mentionne explicitement les *apôtres* (c'est-à-dire les missionnaires fondateurs des communautés chrétiennes ; pour Paul, « les apôtres » ne sont pas seulement les Douze) ; les *prophètes* (c'est-à-dire, ceux qui parlent au nom de Dieu, ceux qui sont chargés d'enseigner ; ceux qui ont le don de guérir, ou d'aider les pauvres ; ceux qui sont chargés de diriger la communauté ; et ceux qui possèdent le don de parler « en langues » (un langage mystique qui doit être interprété). Il est à noter que le charisme de « l'apôtre » ne s'identifie pas à « diriger la communauté » et que ce dernier ministère n'est nommé qu'en avant dernier lieu, et jamais séparé des autres charismes. Paul parle de manière analogue dans Rm 12,6-8. Par ailleurs, on sait que les diverses communautés pauliniennes s'organisaient différemment. L'unification sera postérieure, quoiqu'elle ne tardera pas à s'imposer.

La triade traditionnelle (*episkopos*, *presbyteros*, *diakonos*) n'est pas encore connue en tant que telle pendant la période du Nouveau Testament ; les trois termes sont employés dans les lettres pastorales (1 Tm, 2 Tm, Tt), écrites bien après la mort de Paul par des disciples à lui, mais les trois termes sont encore synonymes. Plus tard, dans les lettres de Saint Ignace d'Antioche (fin du IIe siècle), les trois termes (*episkopos*, *presbyteros*, *diakonos*) désigneront les trois ministères devenus principaux et subordonnés les uns aux autres, c'est-à-dire la structure qui est encore en vigueur dans les Églises catholique et orthodoxe.

En conclusion, on ne peut absolument pas faire appel à la tradition la plus ancienne pour légitimer la distinction entre clercs et laïcs, entre des « ministres » ordonnés par la hiérarchie et les ministères laïcs nommés par la communauté. Aux origines de l'Église, aucun ministère ne comportait un statut « sacré » supérieur aux autres et tous dépendaient de la communauté.

5. L'Église est passée du peuple sacerdotal au sacerdoce clérical

Au cours des deux premiers siècles, il n'y a donc pas eu des clercs dans l'Église et, par conséquent, il n'y a pas eu non plus de « laïcs ». Mais il est arrivé tôt que certains ministères de direction –concrètement les *évêques*, les *presbytres* et les *diacres*– ont acquis une prééminence majeure et se sont imposés sur les

autres ministères et, ce qui est pire, se sont séparés des autres, en se sacralisant ; de tels dirigeants de la communauté sont devenus de plus en plus « prêtres » au sens de l'Ancien Testament. Ils se sont « cléricalisés » progressivement. Au IIIe siècle, le mot « clergé » semble déjà s'appliquer aux évêques, aux prêtres et aux diacres.

C'est ainsi qu'est né le clergé, et c'est ainsi que sont apparus dans l'Église les « laïcs », privés de tout ce que s'est approprié le clergé. Avec la mise en place du modèle clérical, il est arrivé entre autres que les femmes ont été marginalisées. Et ce modèle clérical d'Église a été généralisé et a été consacré dans la théologie et le droit canonique à partir du XIIe jusqu'au XXe siècle.

Il est vrai, pourtant, qu'à toutes les époques il y a eu des personnes et des mouvements qui ne se sont pas sentis à l'aise avec ce modèle et qui, d'une manière ou d'une autre, ont réclamé une Église inspirée par le groupe d'hommes et de femmes qui ont suivi Jésus et qui l'ont accompagné dans son mode de vie itinérante. Beaucoup d'entre eux/elles ont été déclarés et condamnés comme hérétiques. Pensons au mouvement de la « Nouvelles Prophétie » de Montano vers l'an 160. Pensons aussi à Prisciliano, au IVe siècle. Pensons aux divers mouvements réformateurs du Moyen Âge : les cathares, les Vaudois, les pauvres de Lyon, le mouvement franciscain. Je me permets un petit mot sur François d'Assise : il avait un énorme respect et même une vénération pour les clercs, car il pensait qu'ils représentaient la personne de Jésus, mais, en fait, François refusa d'être ordonné clerc, et non pas simplement « par humilité » ; « l'humilité » était plutôt chez lui sa manière de justifier son refus du modèle clérical : il vénérait le clergé, mais il ne s'identifiait pas du tout avec le modèle clérical d'Église. Une mention toute particulière pour le mouvement de femmes appelées béguines, qui refusaient la suprématie cléricale masculine, qui revendiquaient leur autonomie vis-à-vis du clergé, qui affirmaient leur pouvoir d'enseigner, écrire et guider les âmes, et c'est pour cela qu'elles ont été reléguées, persécutées et finalement condamnées (Marguerite Porette, auteur du livre *Miroir des simples âmes*, a été brulé vive en 1310, sur la place de Grève de Paris, pour ne pas retirer de la circulation son livre et ne pas renoncer à ses idées).

Luther s'érigea en porte-parole de toutes les revendications de suppression du modèle clérical d'Église et de tous les ministères : il abolit le sacrement de l'ordre, affirma l'unique sacerdoce du Christ et le sacerdoce universel et horizontal de tous les baptisés qui participent au même sacerdoce du Christ, fondit tous les ministères ecclésiaux dans ledit sacerdoce commun, abolit le célibat et supprima les barrières intraecclésiales liées au cléricalisme. Le Concile de Trente condamna toutes ces positions luthériennes par des anathèmes et déclara dogmes toutes les thèses réfutées par Luther. Et cela a marqué les siècles suivants.

Ainsi, au début du XXe siècle, Pie X a écrit : « L'Église est, par essence, une société inégale, c'est-à-dire une société qui comprend deux catégories de personnes : les bergers et le troupeau, ceux qui occupent des rangs de différents degrés dans la hiérarchie et la multitude des fidèles. Et ces catégories sont tellement différentes les unes des autres que ce n'est que dans le corps pastoral que résident le droit et l'autorité nécessaires pour promouvoir et orienter tous les membres vers le but de la société. En ce qui concerne la multitude, elle n'a d'autre droit que de se laisser guider et, en fidèle troupeau, de suivre ses pasteurs » (encyclique *Vehementor Nos*).

6. Le Concile Vatican II n'a pas dépassé le modèle clérical

En ce qui concerne le cléricalisme, de même que dans d'autres questions théologiques (œcuménisme intercclésial, rapport entre le christianisme et les autres religions, rapport de l'autorité du synode, ou de l'ensemble des évêques, avec l'autorité du pape…), le Concile Vatican II est resté à mi-chemin ; les documents conciliaires sont le fruit d'un compromis entre la majorité réformatrice et la minorité traditionaliste. Il a voulu en quelque sorte le modèle (néotestamentaire) de l'Église-communion, mais il n'a pas réellement dépassé le modèle clérical.

Il y a un détail très significatif à ce propos : l'histoire de la rédaction de la Constitution dogmatique *Lumen Gentium*. L'*instrumentum laboris* proposé aux pères conciliaires par le vieil appareil curial suivait le schéma traditionnel : le chapitre II traitait de la Hiérarchie et, ensuite, le chapitre III traitait du Peuple de Dieu en général. D'abord la Hiérarchie cléricale, ensuite le peuple. Cela ne faisait que refléter le modèle traditionnel hiérarchique, clérical, sacerdotal : les ministères ordonnés (évêque, presbytre, diacre) placés au-dessus des ministères laïcs, la séparation nette du sacerdoce ordonné et du sacerdoce commun de tous les baptisés.

De manière inattendue, dès la première séance, la majorité des pères a décidé d'inverser l'ordre : on allait traiter d'abord du Peuple de Dieu (chapitre II) et après de la Hiérarchie (chapitre III). Celle-ci était resituée, comme il est juste, à l'intérieur du peuple ou de la communauté et non pas au-dessus d'elle.

Et c'est ainsi que ce fut fait, malgré les plaintes et les protestations de la minorité plus traditionaliste. L'inversion de l'ordre des chapitres II et III de la Constitution *Lumen Gentium* illustre bien la volonté d'un changement modéré que la majorité des pères avait en tête : le chapitre II sur le peuple de Dieu précède bien le chapitre III sur la hiérarchie. Et on affirme la dignité égale de tous les baptisés (LG 32). Il pourrait donc sembler que la mentalité cléricale (le clerc comme personnage séparé, sacré, investi par le Christ des pouvoirs sacrés grâce à l'ordination épiscopale –l'évêque étant le successeur des Douze Apôtres auxquels le Christ aurait confié sa représentation et ses pouvoirs et la mission de les transmettre et de les assurer dans l'Église de l'avenir–) relève d'un schéma dépassé.

Mais il n'en est rien. Dans le changement suggéré par la fameuse inversion des chapitres il ne s'agissait en fait qu'à peine d'une intuition, un pressentiment qu'il fallait concrétiser, un désir ambigu qu'il fallait accomplir. Le changement réel ne s'est pas produit. La Constitution *Lumen Gentium* continue toujours de parler en termes de sacerdoce, de distinguer nettement le sacerdoce ordonné du sacerdoce commun, de placer la hiérarchie cléricale (le pape, Vicaire du Christ, étant, en tant que représentant du Christ qui est la Tête, au-dessus des évêques) au-dessus du peuple de Dieu ; et tout cela par la volonté du Christ lui-même. Il y a une revalorisation théorique du laïcat, mais en réalité il reste subordonné au clerc en tout ce qui concerne les sacrements, la parole de Dieu et l'autorité ultime, dérivée directement du Christ et non pas de la communauté. Et quand il veut, pour une fois, définir ce que sont les laïcs, il les définit comme « ceux qui ne sont ni clercs ni religieux » (LG 31).

Il est vrai que, après le Concile, le mouvemente réaffirmant le rôle actif des laïcs dans l'Église s'est ravivé fortement. Les Papes Pau VI et Jean Paul II n'ont pas été étrangers à ce message. Eux aussi, ils ont mis en valeur le laïcat. Mais, malheureusement, sans rien changer au fond.

Ainsi, par exemple, la belle Exhortation apostolique *Evangelii Nuntiandi* de Paul VI (1975) continue de distinguer clairement la mission des clercs et celle des laïcs : la mission des laïcs se rapporte au monde, à la politique…, tandis que la construction de l'Église comme telle correspond aux clercs : « Le domaine propre à son [le laïc] activité d'évangélisation est le monde vaste et complexe du monde politique, social et économique, ainsi que celui de la culture, des sciences et des arts, de la vie internationale, des médias et d'autres réalités spécifiques ouvertes à l'évangélisation, telles que l'amour, la famille, l'éducation des enfants et des adolescents, le travail professionnel, la souffrance... » (*Evangelii Nuntiandi*, n ° 70). Tandis que « la fonction spécifique des pasteurs » est « l'institution et le développement de la communauté ecclésiale » (ib.). La séparation du sacré et du profane persiste. La subordination aussi.

À la suite du Synode sur la vocation et la mission des laïcs dans l'Église et le monde d'aujourd'hui, Jean Paul II a consacré une Exhortation Apostolique à ce sujet : *Christifidèles laici* (1988). Il affirme, bien entendu, que « chacun de nous travaille dans la vigne commune du Seigneur avec des charismes et des minis-

tères divers et complémentaires » (*Christifideles Laici,* 55). Mais l'Exhortation reste entièrement prisonnière de la théologie cléricale.

Ainsi se fait-il que la définition du laïc se formule toujours, comme l'a fait Vatican II, dans des termes négatifs : le laïc est le membre de l'Église qui n'est ni clerc ordonné ni religieux consacré à Dieu par ses vœux de pauvreté, obéissance et chasteté. Le terme « laïc » ne désigne pas ce qu'est quelqu'un, mais ce qu'il n'est pas. Les laïcs sont ceux qui, par définition canonique, n'ont pas d'identité ni de fonction propre dans l'Église, parce qu'ils en ont été privés. Le laïc est celui qui n'a pas émis les trois vœux canoniques de pauvreté, d'obéissance et de chasteté, bien qu'il soit presque certain qu'il devra remplir ces vœux, ainsi que plusieurs autres, autant ou plus que les religieux installés dans leur « état de perfection ». Le laïc est celui qui ne peut pas présider la fraction du pain, la cène de Jésus, la mémoire de la vie. Le laïc est celui qui ne peut pas dire au nom de Jésus de manière efficace : « Mon frère, ma sœur, ne t'afflige pas, car tu es pardonné et tu le seras toujours. Personne ne te condamne, ne condamne personne. Va en paix, vis en paix ». Le laïc est celui qui ne peut pas dire à un couple qui s'aime : « Je bénis votre amour. Votre amour, tant qu'il dure, est le sacrement de Dieu ». Les laïcs sont ceux qui n'ont aucun pouvoir dans l'Église, parce qu'il leur a été volé. C'est le cléricalisme qui produit des laïcs.

Nous en sommes encore là. Nous sommes prisonniers de ce langage et de ce modèle d'Église. Et, en fait, nous pensons et agissons encore dans une large mesure comme s'il y avait deux « genres de chrétiens » dans l'Église : le clergé et les laïcs, le pôle actif et le pôle passif, celui qui enseigne et celui qui apprend, celui qui commande et celui qui obéit, celui qui célèbre et celui qui assiste. Nous continuons à penser et à fonctionner comme si l'Église au sens propre c'était seulement le clergé et comme si les laïcs n'étaient qu'une Église de second rang à laquelle sont confiées des tâches secondaires. Voyons, par exemple, comment nous célébrons l'Eucharistie : cette séparation énorme entre l'assemblée et le « prêtre », qui est le seul à avoir le « pouvoir de consacrer » ; dans la prière des fidèles et dans la prière eucharistique, on prie en premier lieu et en détail pour le clergé (le pape, les évêques, les prêtres, les diacres), et à la fin on fait une allusion au peuple en général...

7. Y a-t-il du nouveau avec le pape François ?

Aussitôt nommé, le pape François est apparu au balcon du Vatican, s'est incliné devant la foule et s'est exclamé : « Bénissez-moi ». Ça aurait pu être un signe très parlant.

Après, il s'est exprimé maintes fois contre le cléricalisme dans ses allocutions et ses messages écrits, la dernière fois le 23 janvier dernier lors de son allocution aux évêques d'Amérique centrale réunis au Panamá à l'occasion de la Journée Mondiale de la Jeunesse : « Le fonctionnalisme et le cléricalisme ecclésiaux, si tristement étendus, représentent une caricature et une perversion du ministère (…).

C'est tout particulièrement au Chili, le 16 janvier 2018, lors de sa visite au Pérou, que le pape François a eu des propos forts contre la tentation du cléricalisme : « Le manque de conscience d'appartenir au peuple fidèle de Dieu en tant que serviteurs et non en tant que propriétaires peut nous conduire à l'une des tentations qui nuisent le plus au dynamisme missionnaire que nous sommes appelés à promouvoir : le cléricalisme, qui est une caricature de la vocation sacerdotale.

'Le manque de conscience que la mission est celle de toute l'Église et non du prêtre ou de l'évêque limite l'horizon et, pire encore, limite toutes les initiatives que l'Esprit peut promouvoir au milieu de nous. Soyons clairs, les laïcs ne sont ni nos pions ni nos employés. Ils n'ont pas à répéter en tant que 'perroquets' ce que nous disons (…). Le cléricalisme, loin de promouvoir les différentes contributions et propositions, éteint peu à peu le feu prophétique que toute l'Église est appelée à témoigner dans le cœur de ses peuples. Le cléricalisme oublie que la visibilité et la sacramentalité de l'Église appartiennent à tout le peuple fidèle de Dieu (cf. *Lumen gentium*, 9-14) et non seulement à une minorité de personnes éclairées.

‘Faisons attention, s'il vous plaît, contre cette tentation, en particulier dans les séminaires et dans l'ensemble du processus de formation. J'avoue, je m'intéresse à la formation des séminaristes, qu'ils soient pasteurs, au service du peuple de Dieu (…). Les séminaires devraient souligner que les futurs prêtres sont capables de servir le peuple fidèle de Dieu, en reconnaissant la diversité des cultures et en renonçant à la tentation de toute forme de cléricalisme’. »

Très bien. Mais juste la phrase suivante dit : « Le prêtre est un ministre de Jésus-Christ, qui est le protagoniste qui se rend présent dans tout le peuple de Dieu ».

Il y a une contradiction : il met en garde contre le cléricalisme, mais la racine du cléricalisme persiste tant qu’on parle du ‘prêtre’ en tant que ‘ministre de Jésus-Christ’. Un ministre, bien entendu, différent du laïc ; un ministre grâce auquel le Christ se rend présent dans tout le peuple de Dieu… C’est cette contradiction de fond qu’il faut résoudre, et cela ne sera pas possible sans un renversement profond. Celui-ci n’aura pas lieu tant que la théologie des ministères n’aura pas changé, et jamais le pape François ne s’est prononcé dans ce sens.

8. Le renversement nécessaire

Il faut que nous cheminions vers une Église sans clercs ni laïcs. Et pour cela, un véritable renversement est nécessaire. Il ne s’agit, certainement pas –comme le même pape François l’a dit à Panamá–, de changement de style, ni de simple changement superficiel de langage.

Il ne suffit donc pas de souligner l’importance du laïcat dans l’Église.

Il ne suffit pas non plus d'être un clerc exemplaire ni d’éviter la tentation de l’autoritarisme. Il ne suffit pas de mettre au jour ou d’horizontaliser davantage les rapports personnels ou institutionnels entre *clercs* et *laïcs*.

Il ne suffit pas de confier aux laïcs des tâches subalternes, et même pas de leur conférer certaines fonctions cléricales mineures (la gestion d’une paroisse, la prédication à certaines occasions…).

Il ne suffit pas d’ouvrir la porte canonique à l’ordination des *viri probati*, c’est-à-dire d’hommes mariés de conduite vertueuse. Ni ne suffit la dérogation du célibat obligatoire, aussi nécessaire soit-elle comme une mesure provisoire (le pape, lors de son colloque dans l’avion de retour du JMJ de Panamá, vient d’en suggérer la possibilité ‘pour remédier au manque de prêtres’ et pour certaines zones géographiques comme l’Océanie).

Il ne suffit pas non plus, il ne s‘agit pas, de permettre l’ordination sacerdotale des femmes, autrement dit, la cléricalisation des femmes, même si cela pourrait aider au changement plus radical qu’il faut promouvoir.

Il faut aller plus loin, beaucoup plus loin, jusqu’à l’Évangile de Jésus et jusqu’à l’Esprit qui parle aujourd’hui. Je vais être quelque peu provocateur : il faut éliminer de l’Église les termes *clerc* et *laïc*, c’est-à-dire, non seulement la division et la subordination mutuelle, mais la distinction même entre *clerc* et *laïc*. Autrement dit, il faut réviser radicalement la théologie des ministères ecclésiaux, la séparation entre les ministères, dont le pouvoir des ministres dépendrait de la communauté qui les choisit, et les ministères censés provenir du Christ et recevoir de lui, à travers l’ordination épiscopale, l’autorité et les pouvoirs. Ce n’est qu’en éliminant cette distinction que le cléricalisme et ses tentations et abus pourront disparaître.

Il faut, donc, renverser le schéma. Nous sommes l'Église de Jésus formée de frères et de sœurs. Nous ne voulons pas être des clercs, mais nous ne sommes pas des laïcs. Nous ne sommes pas des laïcs et nous ne voulons pas l'être, car nous ne croyons pas en une Église tripartite composée de religieux, clercs et laïcs, de chrétiens de premier rang et de chrétiens ordinaires, d'une élite dirigeante et d'une masse dirigée.

Il faut simplement revenir aux paroles de Jésus : *Mais vous, ne vous faites pas appeler Maître ; car un seul est votre Maître, et vous êtes tous frères. Et n'appelez personne sur la terre votre père ; car un seul est votre Père, celui qui est aux cieux* (Mt 23,9-10), paroles de Jésus très simples et claires, comme toutes les paroles authentiques. Jésus voulait une Église de frères dans laquelle personne ne se tiendrait au-dessus des autres.

Nous voulons être une Église qui soit réellement pour les hommes d'aujourd'hui 'sacrement' de Jésus et 'sacrement' d'une nouvelle humanité de frères/sœurs.

Nous voulons être une Église pèlerine et libre, pas liée à des normes et des croyances et des structures fixées une fois pour toutes.

Nous voulons être une Église humaine et communautaire, communauté faite de diverses communautés, capable de s'entendre et de se sentir en communion au sein de toutes les différences. Une Église organisée, structurée selon les lois de la vie : la vie cherche l'ordre et est en même temps capable d'inventer.

Nous voulons être une Église qui annonce l'Évangile au monde et à la culture de notre temps, et qui en même temps se laisse évangéliser par le monde et la culture actuelle. Une Église enfouie dans la masse de la Terre commune comme semence et comme levain. Une Église sœur et interlocutrice plutôt que mère et maîtresse des hommes et des femmes d'aujourd'hui. Une Église qui dépasse tout schéma dualiste 'sacré-profane', une Église convaincue de la sacralité de la matière, du corps individuel et du corps social. Une Église convaincue que ce qui nous unit réellement avec le Mystère de la Vie ou avec Dieu c'est la miséricorde qui se penche sur le frère, sur la sœur blessés au bord du chemin, l'engagement en faveur de la justice, l'égalité et la vraie liberté dans la communion de tous les vivants, plutôt que le culte, les rites sacramentels, les croyances dogmatiques et l'irréprochabilité morale. Une Église, donc, qui surmonte radicalement la distinction encore en vigueur entre mission spirituelle et mission séculière.

Voilà l'Église de Jésus, l'Église de l'Esprit de Jésus, universelle et proche, humble et résolue, fraternelle et sororale, engagé et libre, l'Église que nous voulons être dans ce temps de transition, ce temps de menaces et de promesses, ce temps de grâce.

Comptes-rendus des Ateliers « comprendre les enjeux »

Quelques pistes de réflexion dans la perspective du colloque des 20 ans de Parvis

Atelier n°1

Des notes que nous avons regroupées par sujet, dégageons les éléments essentiels :

- l'idée d'une réforme de l'Eglise n'est plus d'actualité, il faut penser à faire autre chose ;
- on ressent le besoin d'une plus grande visibilité, de se faire connaître, de tisser des liens ;
- NSAE a évolué depuis le temps de la contestation, de la dénonciation, pour en venir à plus de réflexion sur "autre chose" ;
- l'évocation de ce qui a été fait est très utile, mais ne doit pas être conçue comme un bilan avant fermeture, mais comme un témoignage ;
- globalement, on pense (encore) à l'avenir.

Principaux thèmes

1. Approfondir ce qui s'est dit lors de cette AG
2. Impossibilité d'une réforme
3. où en sommes-nous ? les perspectives
4. Se rendre visibles
5. Le rassemblement des 20 ans de Parvis
6. Qui inviter ?

1. Approfondir ce qui s'est dit lors de cette AG

Dans un groupe local, on va analyser, travailler sur le texte de José.
Comment vivre notre foi sur la base des réflexions de cette A.G.

- l'inanité du clivage clercs - laïcs
- la mort par rapport à la vie
- l'éternité c'est aujourd'hui

2. Impossibilité d'une réforme

La réforme n'est plus d'actualité, ne perdons pas notre temps à vouloir réformer, faisons autre chose.
En particulier, arrêtons de revendiquer l'ordination des femmes qui ne changerait rien au cléricalisme.
On note aussi que les "bons" laïcs sont aussi cléricaux que les clercs

Références : l'atelier de l'AG des Parvis et le texte de Marie-Christine Bernard [1]

3. Où en sommes-nous ? les perspectives

La perspective est modifiée par rapport à 2010
NSAE a évolué : d'abord dans une attitude de dénonciation, maintenant dans la réflexion sur autre chose.
Nous sommes en chemin

Parler du passé pour permettre de témoigner, garder la mémoire de ce qui a été vécu
S'intéresser davantage au présent qu'au passé

Se rapprocher de la lecture des textes bibliques qui portent le message

Dans ce que vivent les jeunes, voir les signes des temps ils n'en ont rien à faire de l'Église, mais ils cherchent un sens à leur vie

4. Se rendre visibles
nécessité ressentie très généralement ; on fait remarquer que le site Internet est actif et que NSAE est maintenant sur Facebook.
Comment nos réflexions passent-elles autour de nous ? Une crainte s'exprime que cela reste un discours entre nous.

5. Le rassemblement des 20 ans de Parvis
- Bien cerner ce que nous proposons (A. Th)
Choisir un thème qui accroche pour le rassemblement Parvis (A. Th)
- Ce rassemblement peut-il conduire à une dynamique pour se faire connaître, y compris par la presse.
- Inviter d'autres organismes
Contacter des petits groupes qui survivent (Françoise Marquis en connaît quelques-uns)
Rassembler toutes les organisations et les personnes qui partagent nos vues.

6. Qui inviter ?
Nicolas de Brémond d'Ars (prêtre diocésain) : savoir ce qu'on lui demande
Dominique Collin, sur le thème du christianisme qui n'existe pas encore
José Arregi, en tenir compte pour la définition du thème du colloque
Historiens des religions : l'option ne rencontre pas d'écho

[1] « La grosse fatigue des cathos de base », article paru dans Réforme du 26 janvier 2019 accessible à https://nsae.fr/2019/01/31/la-grosse-fatigue-des-cathos-de-base/

Animatrice : Régine Ringwald ; Secrétaire : Guy Ringwald

Atelier n°2

• Le groupe a d'abord relu le compte rendu de l'Atelier 9 de l'Assemblée générale de Parvis : À quelles conditions et par quelles réformes l'Église catholique pourrait-elle sortir de la crise où la plongent les révélations d'abus sexuels ?
• Puis Jean-Pierre Macrez est intervenu sur le « projet de colloque » dont il a été à l'initiative et qui se présente actuellement comme une journée lors de l'AG de Parvis « célébrant » les 20 ans de la fédération et pour laquelle nous sommes appelés à proposer des contenus (via le GES « Évangile et société »).

Il est acté que les deux questions s'entrecroisent ; comment faire le lien ?
Les enjeux liés au colloque sont à la fois des questions de procédure (qui inviter, comment concevoir la journée…) et de contenu (quelles idées clés ?)

- Accord sur l'ensemble des « constatations et symptômes de la maladie » avec un accent mis sur l'inadaptation au monde actuel du discours et du comportement de l'Église comme structure de pouvoir (cf. l'exposé de José de la veille).
- Débat contradictoire sur la vision que nous avons de l'avenir de l'institution (qui rejoint les constatations rassemblées dans le paragraphe « Une réforme de l'Église » du document de l'atelier 9) :
    • pour les uns : constatation qu'elle n'en a pas.
    • pour les autres : ne pas lâcher le navire en train de sombrer ; on ne voit rien de sûr pour le remplacer.

Pourrions-nous inspirer des laïcs d'Osorno qui ont occupé leur église, tenu bon par vents et marée, lancé leur synode ? Mais la situation ne semble pas transposable en France où il semble qu'un cap ait été franchi. Mais quelle que soit notre analyse, avec modestie, mais aussi avec fierté de ce dont nous sommes héritiers et reprenant la phrase de José : « la mort fait partie de la vie », nous sommes confiants, quoi qu'il advienne des structures.

- Discussion autour de la phrase : « La structure de pouvoir qui reproduit le modèle du Temple que Jésus a condamné et qui a condamné Jésus :

• Jésus a-t-il condamné le Temple ?
• Est-ce le Temple qui a condamné Jésus ?
• Quoi qu'il en soit l'important c'est que Jésus a proposé autre chose => pouvons-nous imaginer aujourd'hui cette « autre chose » ? Comment retracer dans notre monde d'aujourd'hui (en particulier sécularisé) de nouveaux chemins de foi comme Jésus l'a fait dans son monde (religieux) ?

- À propos de l'inadaptation constatée des « doctrines basées sur des concepts dépassés en matière de morale, de bioéthique, etc. », développer le « etc. » en continuant le travail lancé le matin « Pourquoi l'Église catholique nous parle-t-elle de Dieu d'une façon qui ne fait plus sens » ?

- Quels enjeux pour justifier la rencontre ?

• Se faire connaître. C'est l'un des enjeux (qui semble insuffisant à lui seul) présentés pour le colloque.
Plusieurs critiques sur notre frilosité à nous faire connaître. Il faudrait inviter large. Montrer toutes nos interrelations, nos connexions internationales. Pas si facile, pensent ceux qui ont « mouillé la chemise » pour l'organisation de la conférence de la veille…
• Témoigner de ce que nous sommes.

- **Proposition**

• Une thématique : « Le pouvoir de l'Église ne nous écoute pas ». Cela comporte une analyse du fonctionnement de l'Église avec le soutien d'une pensée qui peut articuler les actions. Donc un « fond théologique ».
• Faire appel à des témoignages concrets illustratifs internes (à Parvis) et externes et à l'intervention d'un théologien. Faire appel à José Arregi après avoir entendu ses deux interventions, hier et aujourd'hui, apparaît comme une évidence.

Animateur : Didier Vanhoutte ; Secrétaire : Lucienne Gouguenheim

---

Atelier 9 de l'Assemblée générale de Parvis : À quelles conditions et par quelles réformes l'Église catholique pourrait-elle sortir de la crise où la plongent les révélations d'abus sexuels ?

Constatations et symptômes de la maladie

L'inadéquation au monde actuel du discours et des comportements de l'Église est une constatation unanime. Pour certains qui ont attendu une évolution, notamment après Vatican II, la déception est grande. Humaniser le monde ne semble plus être une préoccupation de l'Église qui se replie sur le culte, donc sur soi-même.

L'inadaptation est particulièrement sensible sur

- la place de la femme (des femmes); leur présence dans la structure changerait bien des choses, mais cela suppose que le système patriarcal soit abattu;
- le regard sur la sexualité, qui est à refonder;
- la structure de pouvoir qui reproduit le modèle du Temple que Jésus a condamné et qui a condamné Jésus;
- le statut du prêtre.
- le dogmatisme, inhérent au catholicisme, reste figé, mais c'est cela qui est encore enseigné, notamment dans les séminaires.

Le statut des prêtres est fortement mis en cause par les participants : il correspond à une théologie complètement décalée par rapport au monde. Le prêtre devient un être sacré lors de son ordination, d'où les dérives et les abus de pouvoir sur les consciences. ***Il est nécessaire de désacraliser le prêtre.*** D'ailleurs qu'est-ce que le sacré ? Il a été suggéré que les prêtres soient nommés pour un temps. Le célibat s'adresse à des prêtres qui ne sont pas formés à la sexualité. Mais les critiques formulées ici ne s'attaquent pas aux personnes. Il a été dit aussi qu'il faudrait s'intéresser aux prêtres pédophiles, en prendre soin, et se demander pourquoi ils sont pédophiles.

Plusieurs anciens prêtres participaient à l'atelier. Ils avaient donné beaucoup, et ont une expérience de la vie qui aurait pu être utile à l'Église, mais celle-ci les a ignorés dès qu'ils ont quitté. L'un d'eux regrette que l'Église n'ait pas su "rencontrer l'amour humain".

Les communautés de base s'étiolent (celles qui subsistent), les fidèles partent.

Les fidèles qui quittent l'institution n'abandonnent pas l'Évangile. Un participant a noté que beaucoup de membres du CCFD ou de l'ACAT ne vont plus à l'Église. Un pied dedans, un pied dehors, l'Église nous a laissé ses valeurs. Ceux qui sont l'Église de demain, ce sont les jeunes qui travaillent pour l'homme. L'Église n'est plus crédible. L'avenir se prépare ailleurs.

Dans l'Eglise de France, nous assistons actuellement à un phénomène similaire à ce qui s'est fait avec les prêtres "Fidei Donum", mais à l'envers : nous voyons arriver des prêtres africains et polonais. Mais les "Fidei Donum" créaient des communautés, alors que les Africains et les Polonais restaurent le culte!

C'est à l'Évangile que nous sommes attachés, pas à l'institution. L'Église n'est plus crédible dans l'annonce de l'Évangile.

Conséquences / Diagnostic

Le problème est global et concerne la structure de l'Église et le pouvoir. Les conséquences de la structure pyramidale remontent de proche en proche jusqu'à la dogmatique, elle-même devenue incompréhensible.

Le caractère sacré du prêtre favorise les abus de pouvoir sur les consciences, ce qui, entre autres, est une des causes de la pédophilie, et de la difficulté à la faire apparaître. Ce statut sacralisé empêche, par exemple, qu'on croie l'enfant qui signale des comportements déplacés. Du fait du célibat obligatoire, le clergé constitue un milieu isolé.

Que le problème de la pédophilie soit réglé, le problème de l'Eglise ne sera pas réglé pour autant. La perspective est sombre : comment accompagner cette institution qui nous a apporté l'Évangile ? Il n'est pas sûr qu'elle ait les ressources pour se changer et pour assurer une présence au monde contemporain. Le scandale de la pédophilie est un naufrage, mais renvoie aux problèmes doctrinaux. Ce scandale ne sera pas résolu sur des cas individuels, et pas non plus par la société civile.

Nous sommes dans un temps de mutation, à une période de fractures, encore plus qu'au temps de la Réforme. Les précédents anciens peuvent servir de références : réforme grégorienne, réforme luthérienne. Comment accompagner cette mutation, nous sommes à une rupture. Comment ne pas la voir ?

Le risque est que l'Église devienne comme une secte, car ceux qui tiennent le pouvoir et l'emmènent sur la voie d'une Église cultuelle ne changeront pas d'attitude.

L'Église doit faire la vérité sur elle-même, même au prix d'un choc. Or, elle paraît incapable d'affronter la vérité.

Elle devrait revenir à l'intuition des François d'Assise et des Don Bosco, un retour vers les pauvres, les exclus, les désespérés.

Une réforme de l'Église?

"J'ai cru que l'Église pourrait se réformer. 40 ans après, je constate qu'elle n'est pas réformable".

"Je commence à penser que le système est définitivement vermoulu".

"J'attendais un signe fort, mais ce n'est pas ce que je vois. Quel l'avenir ?"

Le diagnostic largement partagé est que l'Église est incapable de se réformer.

Que faire?
Essentiellement exprimer ce que nous avons à dire : avoir une parole forte, analyser en profondeur, comprendre la complexité des problèmes et le faire savoir, sans attendre qu'on nous donne la parole. Deux références :

- à Osorno (Chili) les laïcs, déterminés et conséquents, ont refusé l'évêque qu'on leur imposait. Ils avaient perdu d'avance et ils ont gagné ;
- un évêque français exprime, sous couvert d'anonymat, la difficulté de ce qu'il vit actuellement dans l'Église: c'est très fort (cf. "Les confessions de Mgr X", Ed Golias, Sept 2018).

Devant le diagnostic de carence,

- certains disent: il n'y a rien à espérer, il faut refaire autre chose autrement;
- d'autres, avoir un pied dedans, un pied dehors, dire ce qu'on a à dire, et lutter contre le cléricalisme;
- d'autres encore: il faut faire autre chose, mais ce serait une erreur de couper le lien. De l'intérieur, on peut faire des choses qu'on ne peut pas faire autrement : il faut en parler, même sans espoir de pouvoir réformer.

Sous réserve des modalités toujours adaptables, ces positions, au fond se rejoignent : s'exprimer, sans reconstituer une autre secte.

Pour soutenir cette expression, une proposition : établir un état de ce qui a été fait par le Réseau des Parvis depuis vingt ans : analyses et prises de position. Cela pourrait justifier un "hors-série" de la revue.

Dire qu'on pense que l'Église ne s'en remettra pas n'est pas ignorer la force de l'Évangile.

Témoignage à deux voix

Pourquoi l'Église catholique nous parle-t-elle de Dieu d'une façon qui ne fait plus sens pour beaucoup d'entre nous ?

I - La théologie n'est plus accordée à la pensée scientifique

Lucienne Gouguenheim

Pourquoi l'Église catholique nous parle-t-elle de Dieu (et nous demande-t-elle de croire) d'une façon qui ne fait plus sens pour beaucoup d'entre nous ?

Nos modes de pensée personnels sont conditionnés par la culture dans laquelle nous vivons et, sans que l'on en ait toujours conscience, la science contribue à apporter une vision du monde qui façonne et modifie nos schémas mentaux, et c'est vrai aussi pour la façon de penser la foi, qui se vit dans le monde et s'incarne dans une culture.

À mesure de ses découvertes, la science apporte une vision constamment renouvelée du monde, et cette vision se répand peu à peu dans nos modes de pensée.

Ce dont on voit aujourd'hui les limites, c'est la façon dont la science positive, fondée sur la méthode cartésienne, tentait de réduire la complexité à ses composantes élémentaires.
Les savoirs étaient classés en domaines bien délimités, hiérarchisés et étanches. Ce qui impliquait :
• une forme de pensée linéaire, dualiste et hiérarchique,
• le cloisonnement des différents domaines d'études de la science
• la séparation les réalités matérielles et spirituelles.

La méthode a eu son efficacité, même si elle n'est plus opérante aujourd'hui.
Elle imposait l'idée d'un monde stable et sûr, que l'on pouvait comprendre, qui obéissait à un ordre qui se manifestait aussi bien dans le domaine physique que dans les structures naturelles de la société ou de la famille et où la religion, tout en séparant et opposant le monde séculier du sacré, y voyait l'ordre voulu par Dieu.

Car la théologie repose bien entendu aussi sur une vision du monde. Elle s'est heurtée dans le passé à la vision de la science et je pense qu'elle est aujourd'hui dans un grand décalage avec la pensée scientifique, et que ce décalage contribue à rendre sa parole inaudible.

Au-delà des critiques habituelles qui portent sur les questions de morale, je pense que le plus grand défaut de la pensée et du comportement de l'Église est de reposer sur une cosmovision, une cosmologie dépassée. J'entends par « cosmologie » la vision d'ensemble de ce qui existe dans la nature, qui nous est accessible, et que l'on peut aussi appeler l'univers. Dans ce cadre, on ne s'intéresse pas aux différents constituants séparément, mais aux relations qu'ils ont entre eux.

Après la découverte de l'omniprésence de l'évolution, la grande aventure intellectuelle de la fin du 20e siècle aura été une nouvelle perception de la complexité et de la façon de l'appréhender, complexité du cosmos, des organismes vivants, des sociétés humaines…

• Un peu d'histoire sur les relations de la science et de la foi et la façon dont la science a émergé.

C'est du monde grec que nous vient la vision qu'il existe deux mondes : celui de la terre et celui du « ciel » qui commence avec la Lune où tout est parfait (et pour les Grecs, le cercle est la perfection d'où l'idée que tout mouvement est circulaire), immuable (qui reste tout le temps identique à lui-même) et qui est le monde du divin. Également la vision anthropocentriste conduit à penser que la Terre est au centre de tout, qu'elle occupe une place privilégiée et singulière.

La séparation entre science et conception religieuse s'amorce au 17e siècle, avec Galilée, qui est le père de la physique expérimentale : il est le premier à dire que c'est l'expérience qui permet de valider ou d'invalider des présupposés, qu'on appellerait aujourd'hui simplement « hypothèses de travail ».
Galilée a soutenu le système de Copernic, selon lequel la Terre et les planètes sont en mouvement autour du Soleil, ce qui lui a valu les démêlés que l'on sait avec l'Inquisition. Les conditions de ce débat sont très instructives sur le statut de la démarche scientifique. Le système de Copernic, publié en 1543, a été rejeté d'emblée par Luther, parce qu'il entrait en contradiction avec la lecture qu'il faisait de la Bible : le Soleil est nécessairement en mouvement, puisque Josué l'a arrêté. Dans l'Église catholique, où le système de Copernic avait été mis à l'index en 1615, les inquisiteurs ont laissé à Galilée la possibilité de défendre son point de vue ; mais dans des limites bien strictes : pour avoir le droit de défendre une vision en contradiction avec la Révélation, il était sommé d'apporter une preuve irréfutable du mouvement de la Terre. Ce qu'il n'a pas pu faire et qu'il ne pouvait pas faire, avec les connaissances dont il disposait. Et qui a conduit à sa condamnation (et son abjuration) en 1633.
On se souviendra que la même logique avait conduit Giordano Bruno au bûcher comme hérétique en 1600, parce qu'il osait imaginer (évidemment sans preuves) que les étoiles étaient d'autres soleils pourvus d'un cortège de planètes analogues au nôtre et que certaines pouvaient être habitées… Nous savons aujourd'hui que les deux premières hypothèses sont exactes ; la dernière est plausible.

Face à un point de vue dogmatique, à savoir l'existence d'une connaissance a priori, philosophique ou révélée, qui ne peut être mise en doute, sauf en apportant la démonstration qu'elle est fausse, il est intéressant de comprendre le cheminement qu'a suivi la pensée de Galilée. Il avait mené avec sa lunette astronomique un ensemble d'observations qui ont pesé fortement, mais indirectement, en faveur du système de Copernic. Galilée a donc défendu le système de Copernic, à partir d'un ensemble d'intuitions, fondées sur les observations, mais sans apporter véritablement de preuves. Celles-ci sont venues après lui, quand Isaac Newton a su expliquer les mouvements observés par la découverte qu'il fit en 1687 de la loi de la gravitation.

La science s'est dégagée lentement de l'hypothèse interventionniste de Dieu. Newton ne savait pas expliquer pourquoi le système solaire reste stable malgré les effets d'attraction des astres entre eux qui devrait le conduire à s'effondrer : comme le faisaient ses contemporains devant tout ce qu'on ne sait pas expliquer, il l'attribuait à l'intervention divine. Pierre Simon de Laplace est le premier à construire en 1814 un modèle décrivant la permanence du système solaire : il n'y a plus besoin d'invoquer l'action divine pour expliquer les mouvements. On connaît la réponse qu'il fit à la question de Napoléon 1er sur la place de Dieu dans son modèle : « c'est une hypothèse dont je n'ai pas eu besoin ».
Il restera dans l'histoire scientifique comme l'un des pères du **déterminisme**, illustré par cette formule : ***Nous devons envisager l'état présent de l'Univers comme l'effet de son état antérieur et comme la cause de celui qui va suivre.***

Arrêtons-nous un peu sur cette étape de notre connaissance de l'Univers. Elle est instructive sous plusieurs rapports. La loi de Newton est une découverte majeure, parce qu'elle est universelle : elle explique à la fois la chute de la pomme d'un pommier, le mouvement de la Lune, celui des planètes, ou encore les marées ; elle a permis à Halley de prédire la date du retour (pour 1758) de la comète (de 1682) qui porte son nom et à Le Verrier de découvrir l'existence de la planète Neptune (1845) ; déterminant sa position par le calcul, à partir de l'observation de son action sur Uranus, il fit pointer vers cette position un télescope dans lequel on l'observa effectivement. Cette étape est le premier pas qui permet de comprendre que si l'Univers nous est intelligible c'est qu'il obéit à des lois - l'histoire ultérieure de la physique permettra d'en découvrir d'autres - et qui ont la caractéristique de s'appliquer de la même façon en tout lieu et à toute époque. Elles sont non seulement explicatives (la pomme tombe sous l'effet de l'attraction de la Terre), mais aussi prédictives (Halley a pu annoncer le retour de la comète et Le Verrier indiquer la direction dans laquelle pointer le télescope pour observer Neptune).

L'enthousiasme devant l'universalité de la loi de Newton conduisit à étendre cette *vision « horlogère », qui se caractérise par un état d'équilibre constamment maintenu*, à l'ensemble du monde : de l'organisation de la vie aux structures sociales ou religieuses. Il resterait *tel que Dieu l'a fait aux premiers jours*, comportant par exemple toujours les mêmes espèces vivantes, inchangées.

Selon la vision déiste de Voltaire, Dieu devient le grand horloger qui a conçu ce gigantesque mécanisme. **Dieu est renvoyé à l'origine.**

La pensée de l'Église catholique est restée dans ce cadre statique. Sa cosmologie est celle du monde de Newton. Le monde de Newton était un système fermé. Un système fermé considère les organisations comme relativement indépendantes des influences environnementales ; les problèmes sont résolus en interne sans tenir compte de l'environnement externe.

Mais voilà, après Newton, on a découvert l'énergie, ses modes de transformation et donc l'évolution. Et la vision du monde a totalement changé.

• Un univers en évolution
La loi de Newton régit la « mécanique » de l'univers. Elle n'explique pas tout. La description du système solaire ne se réduit pas à celle d'un ensemble de planètes tournant éternellement sur leurs orbites inchangées autour du Soleil. Avec l'énergie apparaissent deux nouveaux concepts fondamentaux : celui **d'échange** (la Terre, le Soleil ne sont pas des objets isolés) et celui **d'évolution**.

La première découverte importante historiquement a concerné le Soleil dont on comprend qu'il a un âge, une espérance de vie… Puisqu'il rayonne, il perd de l'énergie dont ses réserves, quelles qu'elles soient, ne sont pas éternelles.

Venons-en à la cosmologie, qui étudie l'Univers en tant que tel.
La découverte de l'expansion de l'Univers à conduit à montrer (en « remontant le temps ») que tout l'univers était, il y a 13,7 milliards d'années, dans un état de concentration qu'on appelle le Big bang. Aujourd'hui, la cosmologie s'efforce de décrire comment, à partir de là, se sont créées les particules élémentaires qui constituent la matière, puis la matière, formée d'abord seulement d'hydrogène et d'hélium ; puis se sont formées les étoiles qui au cours de leur évolution ont fabriqué les autres éléments chimiques, tel le carbone dont nous sommes majoritairement constitués.
Alors seulement se sont formées les planètes, les nôtres, dont l'histoire est liée à celle du Soleil, mais aussi beaucoup d'autres, appartenant à d'autres étoiles ; puis la vie est apparue sur Terre et a donné lieu à sa forme la plus élaborée qui est l'être humain.

Ce qui se passe, c'est qu'après s'être consacrée à découvrir les lois qui régissent le fonctionnement de l'Univers, la science étudie maintenant le cheminement de sa construction, et le nouveau concept qui se fait jour est celui d'organisation : l'Univers se construit en s'organisant. Son histoire est celle d'architectures de plus en plus complexes qui s'élaborent au cours du temps. Cela se fait avec des phases de rupture : l'évolution ne procède pas par accumulation, mais par renouvellement.

On ne peut pas attribuer la formation du cosmos au seul Big bang survenu il y a 13,7 milliards d'années et penser que toute son évolution ultérieure était en quelque sorte dès lors programmée. **L'histoire de l'Univers n'avance pas comme une horloge réglée une fois pour toutes au début de l'histoire. À chaque stade de l'évolution apparaît une nouvelle catégorie d'objets, dont les composantes existaient, mais qui sont le fruit d'une nouvelle organisation**.

La nouveauté fait son entrée de façon inattendue. Même si, après coup, on arrive à une explication, l'évolution ne semble pas programmée vers une fin inéluctable.

Les propriétés d'une nouvelle structure ne sont pas la simple addition des propriétés de ses composantes : cela se voit bien de chaque nouvelle structure de l'Univers, en partant d'énergie pure, en passant par la matière, pour aboutir aux galaxies formées d'étoiles et de planètes, et aux êtres vivants dont l'une de ces planètes au moins est habitée ; un être vivant, par exemple, est toute autre chose que l'ensemble des éléments chimiques dont il est constitué.

Ordre et complexité se sont construits à partir du chaos ; de la nouveauté a émergé, à partir d'éléments existants, qui se transforment pour en créer d'autres.

• Il nous faut donc penser en « systèmes » : on est passé de la démarche analytique à la démarche systémique

Née aux États-Unis au début des années 50, connue et pratiquée en France depuis les années 70 (par exemple par Joël de Rosnay ou Edgar Morin), l'approche systémique se présente en complément nécessaire de la démarche analytique traditionnelle héritée de Descartes ; elle ouvre la voie pour traiter les situations de complexité.

Ce que nous comprenons du mode d'évolution de l'Univers – mais celui de l'évolution du vivant conduirait à la même conclusion – montre que l'Univers est une entité qui existe en elle-même, avec des propriétés qui lui sont propres, tout en étant constitué d'éléments ayant chacun leurs propriétés spécifiques et qui interagissent entre eux : il constitue un système. Il est nécessaire d'en prendre conscience, de connaître l'ensemble des éléments qui le constituent pour comprendre son fonctionnement et celui de ses constituants. Raisonner ainsi relève de la pensée systémique. Dans une telle situation, le schéma ancien selon lequel un problème peut être compris et traité en le considérant comme isolé, ou qui imagine l'avenir en

extrapolant le présent, s'avère inefficace. Quand nous isolons un problème pour l'étudier, sans tenir compte du fait qu'il fait partie d'un système et sans commencer par analyser le système lui-même, nous risquons de nous priver de la connaissance de ce qui permettrait de le résoudre. « S*i nous ne changeons pas notre façon de penser, nous ne serons pas capables de résoudre les problèmes que nous créons avec nos modes actuels de pensée* » disait Albert Einstein.

• Alors, la théologie ?

Quelques pistes.
- **Juan Jose Tamayo** (Revue Parvis, n° 54, 2011) :
La théologie est l'héritière d'un genre littéraire qui s'appelle le Catéchisme, une simplification de questions complexes. À la complexité de notre temps, nous ne pouvons répondre théologiquement avec des affirmations simples, sommaires et schématiques. Il faut être sensible à la complexité du monde pour que la théologie puisse d'abord apprendre et ensuite apporter quelque lumière.

- **Ilia Delio** (religieuse franciscaine américaine https://nsae.fr/2018/09/17/leglise-va-t-elle-vers-une-nouvelle-vie%e2%80%89/

L'Église est un système fermé. Les règles, l'ordre fixe, les formules dogmatiques, les lois inflexibles, le patriarcat, l'autorité et l'obéissance sous peine de jugement et de mort ont rendu l'Église imperméable à l'évolution et à l'interconnectivité radicale qui caractérise tous les niveaux de la nature. Un système institutionnel fermé dans un monde en évolution est appelé à disparaître à moins que de nouvelles énergies puissent être introduites dans le système ou que le système lui-même subisse une transformation radicale en un système ouvert.

Le tournant décisif pour l'éloignement de l'Église de la science peut être marqué par l'affaire Galilée en 1633 lorsque le cardinal Bellarmin a rejeté la confirmation du système héliocentrique de Copernic par Galilée, déclarant que l'acceptation de l'héliocentrisme était contraire à l'Écriture. Bien que le pape Jean-Paul II ait présenté ses excuses au nom de Galilée en 1984, au milieu du XXe siècle, l'Église n'a pas accepté que la cosmologie du Big Bang ou l'évolution soient fondamentales pour faire de la théologie.

- **Alfred North Whitehead** donne des pistes avec la « théologie du process » : Dieu présent au monde est à rechercher dans la nouveauté, l'interconnexion, la relation. Il écrivait en 1925 : « Quand on considère ce que la religion est pour l'humanité et ce qu'est la science, il n'est pas exagéré de dire que le cours futur de l'histoire dépendra de la décision de cette génération sur leurs interrelations.

- **Ralph Burhoe**, (revue Zygon : *Journal of Science and Religion)*, a déclaré que les découvertes de la science du 20e siècle, nées de l'esprit créatif en quête de compréhension, ont largement dépassé les anciens mythes des religions du monde, « conduisant partout à faire perdre leur crédibilité ou la foi dans les modèles ou les mythes formulés dans les religions traditionnelles. » Il a écrit que si les religions devaient être régénérées, elles devraient être crédibles en termes de cet âge de la science, un point très en accord avec la vision de Pierre Teilhard de Chardin.

- **Cécile Entremont** nous disait ici l'an dernier : « Ceux qui nous disent : ''La révélation est dans la Bible et c'est nous seuls qui savons la dire'' l'ont confisquée. Elle est aussi dans le cosmos. La vision trop fermée de la religion dans l'Église, le fixisme, l'immobilisme, le ritualisme nous empêchent d'élargir notre pensée et d'entrer dans une théologie qui voit le souffle créateur de Dieu dans l'expérience humaine. »

II - Une théologie cohérente avec la science

José Arregi

Il me semble évident que les sciences actuelles nous invitent ou nous obligent à certaines transformations théologiques fondamentales si nous voulons parler un langage cohérent avec la vision du monde qui nous est commune aujourd'hui.

Je signale quelques conditions de cohérence dans cinq domaines majeurs de la théologie :

1. En général : une théologie mystagogique non dogmatique

Personne ne dirait que les mathématiques et la poésie sont incompatibles, de même que la géographie et la musique le sont. On peut dire quelque chose de semblable à propos de la science et de la religion.

Les problèmes surviennent lorsque :

- Ou bien la science devient une philosophie positiviste de la réalité dans son ensemble, quand elle prétend que la science est l'unique connaissance vraie ou que l'unique réalité véritable est celle que la mathématique est capable de mesurer et de démontrer de manière empirique.
- Ou bien quand la religion devient dogmatique et positiviste, c'est-à-dire quand elle prétend que les dogmes sont des vérités révélées et, par conséquent, l'unique vérité ultime, connue par les seuls croyants et garantie par l'autorité établie par Dieu.
  Il n'est pas déraisonnable de penser que le positivisme scientiste moderne a été une réaction contre le positivisme et l'absolutisme chrétien, puisqu'il s'est approprié du mystère en exclusif, ce qui revient à nier le Mystère.

La théologie a du sens, mais quelle théologie ? Une théologie mystique, humble, itinérante :

- Une théologie qui parle de tout du point de vue du Tout, le Tout n'étant pas la somme des parties, le Tout ou le Fond ultime de la réalité, la Présence et le Mystère dans lequel nous vivons, nous mouvons et sommes, qu'on l'appelle comme l'appelle.
- Une théologie qui ne prétend pas répondre à aucune des questions auxquelles la science ne répond pas.
- Une théologie qui n'a pas la vocation d'enseigner ou de justifier des dogmes à croire, mais la vocation d'aider à parcourir de manière raisonnable un chemin vers le Mystère.

2. Une anthropologie écologique, non dualiste, cosmocentrique

Il faut reconnaître que la culture occidentale est la plus anthropocentrique de toutes les cultures. Et que la religion judéo-chrétienne est la plus anthropocentrique de toutes les religions.

Il faut dépasser ce paradigme théologique, vers une anthropologie de la Communauté de tous les êtres vivants, de tous les êtres. La physique et la biologie nous ont définitivement décentrés et nous ont unis avec tout ce qui est, avec tout ce qui vit. Nous descendons d'une fusion de bactéries, nous partageons des ancêtres avec les chimpanzés et nous avons 99 % de notre ADN en commun avec eux. L'évolution suit, et personne ne peut prédire où elle mènera, quels nouveaux modes de vie, d'intelligence et de nouveaux sentiments vont émerger.

Une anthropologie qui dépasse le dualisme matière-esprit. L'être humain est, en tout, aussi matériel que la pierre, l'eau et l'air, la plante et l'animal. Nos pensées et nos émotions, notre peur et notre tendresse sont des formes émergentes de la matière, telles que la musique et les couleurs. Nous sommes entièrement de la matière, mais une matière complexe qui se manifeste et s'exprime sous des formes que

nous appelons spirituelles et qui émerge de ce que nous appelons matière. Mais c'est aussi une façon de parler, car la matière est énergie, pouvoir pur, dynamisme, on dirait presque « esprit ».

Une anthropologie qui dépasse radicalement la dichotomie naturelle/surnaturelle, aussi bien que l'opposition naturelle/artificielle, toujours présente dans le discours de la hiérarchie catholique, en particulier dans les domaines liés à la vie et à la sexualité : moyens de contraception, procréation assistée, homosexualité... La nature ne connaît pas d'essences finies et fermées, invente sans cesse, et le « supérieur » émerge constamment de « l'inférieur ». Notre culture, comme toutes les religions, et même la « foi » et la « révélation », vient de la nature que nous sommes et qui est toujours ouverte à de nouvelles formes, animées par un dynamisme de transcendance. Le nouveau qui émerge est imprévisible, toujours unique, et toujours irréductible à la réalité (« matière », « matrice ») d'où il émerge, mais tout ce qui est nouveau, imprévisible et irréductible émerge de « quelque chose de matériel » ou « matriciel ».

Une anthropologie qui opère avec une notion de liberté cohérente avec les sciences. Il faut repenser la liberté. Les neurosciences et la génétique représentent un formidable défi pour le langage religieux traditionnel concernant la liberté, la culpabilité, le péché, la punition et le pardon. De nouveaux cadres de réflexion et de cohérence, de « crédibilité » s'imposent sur toutes ces questions. La liberté ne s'identifie pas avec le libre arbitre. Le libre arbitre (la capacité d'élire sans être déterminé) n'existe pas, mais la liberté est d'un autre ordre : elle est la faculté de s'approprier des conditions qui nous déterminent, et la faculté d'être plus à travers justement des conditions qui nous déterminent.

3. Une christologie mystique, spirituelle et non jésucentrique

Le christianisme a encore renforcé la dignité et la centralité de l'être humain dans le cosmos du fait que son dogme central confesse que Dieu s'est incarné dans un être humain ; pas dans une pierre ni dans une plante ou un animal quelconque ; et justement dans un *Homo Sapiens* juif né il y a 2000 ans.

L'astrophysique, la paléoanthropologie, la biologie évolutive nous invitent à dépasser cette vision étroite. Il suffit de penser que l'espèce Homo peut évoluer comme elle l'a fait depuis 3 millions d'années, mais aujourd'hui par l'entremise de la biotechnologie et de la neuro-technologie. D'autres espèces physiques et spirituelles beaucoup plus développées (organismes altérés, cyborgs ou robots…) peuvent émerger.

4. Autre eschatologie

Les religions ne sont pas nées de l'obsession de la mort, mais du miracle de la vie. Je ne pense pas qu'elles aient surgi pour soulager le vertige du néant après la mort, mais pour exprimer l'admiration d'être et de vivre et pour transformer l'admiration en vénération et en bonté. Mais il est vrai que les religions ont façonné les peurs de la conscience et fabriqué des croyances sophistiquées de l'au-delà : immortalité de l'âme, résurrection des corps à la fin des temps, jugement du ciel ou de l'enfer, réincarnation de la conscience individuelle dans des nombreuses vies et corps jusqu'à la libération complète... Il s'agit d'images et de croyances, et elles ne sont valables que si elles aident et n'entravent pas la joie et la liberté de vivre dans le présent. La foi n'offre aucune information de l'au-delà.

Comment parler de l'au-delà ? Si nous ne savons pas vraiment ce qu'est la vie, nous ne pouvons pas imaginer ce que pourrait être la « survie » (appelez-la immortalité, résurrection ou mémoire), mais cela ne doit pas être en contradiction avec la science.

Je pense que nous devrions dépasser la notion même d'au-delà. Ou la rupture entre le temps et l'éternité. C'est dans la vie mortelle que se trouve la vie éternelle et « dans la mort elle-même est l'immortalité », comme l'a dit R. Panikkar, évoquant une pensée des Védas hindous.

Vivons une vie telle qu'elle vaudrait la peine d'être pour toujours : voilà la vie éternelle, ou la vie pleine.

5. Le mystère de Dieu au-delà de ses images créées

En ce qui concerne Dieu, la Réalité Ultime ou la Réalité Première, le Mystère du monde, les sciences n'affirment ni ne nient rien, mais elles imposent un certain cadre de cohérence et de raisonnabilité à notre langage, si nous voulons dire sur LUI/ELLE quelque chose qui ne rabaisse pas le mystère.

Ce que nous comprenons par « Dieu » est une construction humaine. Tout ce que nous pensons et imaginons en tant que Dieu n'est que « dieu » : une construction culturelle humaine. Nous ne pouvons pas imaginer ou croire en un Dieu à l'image et à la ressemblance de l'être humain, avec une psychologie humaine... La théologie doit penser et dire à Dieu dans la conscience du caractère créé de toutes ses images.

La théologie doit en particulier dépasser la notion de Dieu comme cause. Un « Dieu » qui répondrait à toutes les questions sera toujours un dieu créé par nous, comme les sculptures de Nippour.

Il faut donc surmonter l'image traditionnelle du dieu interventionniste des miracles. Nous ne pouvons pas croire au Dieu des miracles compris de manière traditionnelle : comme des événements qui enfreignent les lois de la nature par une intervention divine. Nous ne pouvons jamais dire : « Ici les lois de la nature ont été enfreintes », car nous ne connaissons pas toutes les lois et possibilités de la nature. Et on ne peut pas croire en un Dieu arbitraire qui intervient quand il veut.

Nous ne pouvons pas non plus croire au « Dieu dessinateur intelligent ». Le scientifique n'a pas besoin de Dieu pour sa tâche d'expliquer la structure physique de l'univers qui englobe tout ce qui est, et s'il était informé qu'il y a quelque chose en dehors de l'univers, il entrerait également dans son domaine d'étude. En outre, quiconque veut continuer à soutenir que ce monde est le fruit d'un dieu dessinateur doit accepter que ce dieu a été un très mauvais dessinateur.

Tout cela met en évidence la nécessité de surmonter le dualisme Dieu-monde. Dieu et le monde ne sont pas deux, et ils ne sont pas non plus un. Dieu n'est ni à l'intérieur ni à l'extérieur du monde. Dieu n'est ni comptable ni localisable. Il n'est pas possible de lui appliquer le schéma du nombre, de l'espace et du temps. Qu'est-ce que Dieu, alors ? Nous ne savons pas comment le dire. C'est le Tout qui est plus que la somme des parties. C'est l'interrelation, l'*Interser*. Dieu est un nom - un simple nom commun, créé - de la créativité sacrée, une façon maladroite de dire le Mystère infini ou innommable, le Souffle ou l'Esprit qui crée et fait que tout soit en mouvement, l'Être et le Pouvoir d'être de ce qui est, le présent ou le silence, la force et la douceur, le pouvoir et la tendresse.

Lorsque nous disons « Dieu », nous n'expliquons pas ce qu'est le monde ni pourquoi il existe, mais nous reconnaissons que tout est un miracle et que le Fond et la Source sont bons, dignes de confiance et qu'il ne nous appartient pas de le rendre manifeste et efficace.

Matthieu : 13, 31-33

La graine de moutarde

Il leur proposa une autre parabole : « Le Royaume des cieux est comparable à un grain de moutarde qu'un homme prend et sème dans son champ. C'est bien la plus petite de toutes les semences ; mais, quand elle a poussé, elle est la plus grande des plantes potagères : elle devient un arbre, si bien que les oiseaux du ciel viennent faire leurs nids dans ses branches ».

Le levain

Il leur dit une autre parabole : « Le Royaume des cieux est comparable à du levain qu'une femme prend et enfouit dans trois mesures de farine, si bien que toute la masse lève. »

Temps de méditation et d'échange

Témoignage d'Annie Grazon : « Mon chemin dans la foi »

J'ai vécu mon enfance en Franche-Comté, dans une famille catholique où l'on priait chaque soir ensemble et où l'on allait à la messe chaque dimanche, comme la plupart des familles du village.
Je me souviens de mon frère, bien que devenu adulte, disant « je n'ai pas de raison de ne pas aller à la messe », sans se poser la question s'il avait des raisons d'y aller.
Mon père était un rebelle face à la société, il était proche du parti communiste, mais pas du tout contestataire vis-à-vis de l'Église et ma mère encore moins.
Et moi, j'étais dans cette optique.

J'avais pour amie privilégiée une fille très politisée, avec qui j'aimais partager et j'avais en même temps une vraie recherche de vie de foi authentique.
Et c'est ainsi qu'à une vingtaine d'années, j'ai fait un passage dans une communauté religieuse.
Je ne le regrette pas, parce que j'estime y avoir reçu l'envie de réfléchir sur les fondements de la foi, d'étudier et d'approfondir les connaissances de théologie, d'Écriture sainte, de morale, envie qui ne m'a jamais quittée.
Mon caractère docile faisait que je m'y sentais bien, même si j'aurais dû réagir face à un comportement des supérieures qui induisait une infantilisation des sœurs, des inférieures pourrait-on dire, à côté de l'expression de supérieures.

De là, j'ai été envoyée au Japon où j'ai vécu 6 ans, dans un pays donc caractérisé par l'acceptation des règles, sans état d'âme, pour la plupart des habitants. Ça ne favorisait pas un sens critique.

Revenue en France pour une grande réunion, un chapitre, je me suis trouvée confrontée à des sœurs beaucoup plus évoluées, plus adultes, spécialement celles qui venaient d'Argentine.
Parmi elles, ma sœur et d'autres qui comptaient pour moi.
C'était, je pense, ma première prise de conscience de la nécessité d'analyser les choses, et de ne pas accepter n'importe quoi.
L'institut prenait un tournant traditionnel, avec un repli sur la piété, qui a finalement provoqué le départ d'une partie des sœurs, et j'ai été de celles-ci.

Puis, j'ai rencontré mon mari, qui était très engagé au niveau syndical.
Pour lui aussi, je pense, la critique de la société et l'action pour qu'elle évolue vers plus de justice était première, et il ne remettait pas en cause l'Église institutionnelle.

L'élément déclencheur, pour l'un comme pour l'autre, a été l'éviction de Jacques Gaillot.
Elle nous a révoltés.
Par Témoignage chrétien auquel nous étions abonnés, nous avons connu NSAE naissante.
Philippe a participé à une des premières assemblées, et il a été repéré pour faire partie du conseil d'administration.
Nous avons rapidement constitué un groupe local, où je me suis toujours beaucoup investie
Puis, j'ai moi-même été sollicitée pour faire partie du conseil d'administration et plus tard du Bureau.
J'ai eu aussi la chance de participer activement à la commission NSAE et Évangile, qui a pour but d'enrichir notre foi à la source des chercheurs de sens que sont des gens comme José, mais aussi Jacques Musset, John Spong, Joseph Moing, Jean-Marie Kohler, et d'autres encore dont nous avons étudié des écrits.
C'est vraiment une richesse que de faire partie du conseil d'administration de NSAE, de rencontrer des personnes passionnées, d'échanger nos points de vue.

La petite semence qui m'a été donnée à une époque a grandi grâce à tous ces apports, elle est devenue mon essentiel, ce qui me porte dans la vie.
Aujourd'hui, elle participe à ma sérénité face à une vie qui devient plus difficile, mais dont le Seigneur reste la source.

Credo (Michel Deheunynck)

Nous croyons en toi Dieu notre Père et Mère qui fais de nous les frères de tous ceux avec qui tu nous aides à grandir dans notre humanité et dans notre foi; de tous ceux dont tu nous rends solidaires dans les combats de la vie; de tous ceux avec qui tu nous mets à l'œuvre pour un monde nouveau et une terre nouvelle.

Nous croyons en toi, ami Jésus, le premier de nos frères qui donnes toujours un plus de sens dans nos têtes et dans nos cœurs, dans notre vie et dans notre foi en cette vie. Avec toi, nous remettons du neuf dans notre histoire d'hommes et femmes et dans nos recherches de croyants.

Nous croyons en toi, Esprit Saint de Dieu, à chaque avancée que tu nous permets de vivre dans l'espérance; à chaque projet que tu nous inspires avec NSAE et tous nos amis de tous les Parvis; à chaque étape franchie, à chaque obstacle vaincu sur nos chemins de libération et de dignité pour tous.

Nous croyons en nous, peuple en marche, pratiquants du seul commandement, celui de l'Amour, du partage équitable de toutes les ressources et de tout ce qui nourrit la vie; travailleurs d'humanisation comme modestes témoins de la divinité de humain et de l'humanité de Dieu.

Prière eucharistique (Michel Deheunynck)

Merci Seigneur Dieu pour ce que nous avons vécu cette année avec NSAE et nos partenaires de tous les parvis.
Merci pour ce que nous avons partagé en cette rencontre nationale.
Merci pour ton Esprit qui nous permet de contribuer à ton projet d'amour et de dignité pour notre humanité.
Merci pour tout ce que tu nous invites à semer et à faire grandir pour un monde juste, fraternel et digne.
Merci pour les initiatives que tu nous inspires en se sens et pour les libertés sociale, culturelle, politique et spirituelle que tu nous appelles à reconquérir ensemble.
Pour cela, nous voici réunis à l'invitation de Jésus que tu nous as donné comme frère en humanité.

Avant nous, il a connu l'indignation, la révolte, mais aussi l'espérance d'une refondation de notre vie en communauté de destin.
Il a voulu nous donner goût à tout ce qui lui tenait à cœur. Alors, il prit du pain, en fit une bénédiction et nous le partagea en disant :
« Prenez et mangez-en tous. Ceci est mon corps ; moi avec vous ».
Il prit aussi une coupe de vin qu'il bénit en nous disant : « Prenez, buvez-en tous.
Ceci est mon sang ; ma vie avec vous ».
« Et quand vous vous réunirez en mon nom, faites comme cela entre vous. »

Et aujourd'hui, en refaisant comme cela à notre tour en son nom, nous voulons associer à ce partage toutes celles et ceux avec qui nous avons échangé, prié, agi cette année. Toutes celles et ceux dont nous avons été solidaires cette année :

- les victimes du cléricalisme qui ne peuvent se satisfaire de compassion
- les victimes de la dictature marchande qui ne peuvent se contenter d'aumône;
- les victimes des replis communautaristes qui ne peuvent se suffire de tolérance… distante ;
- les victimes des discriminations qui ne peuvent s'accommoder d'être aimés… « quand même » ;

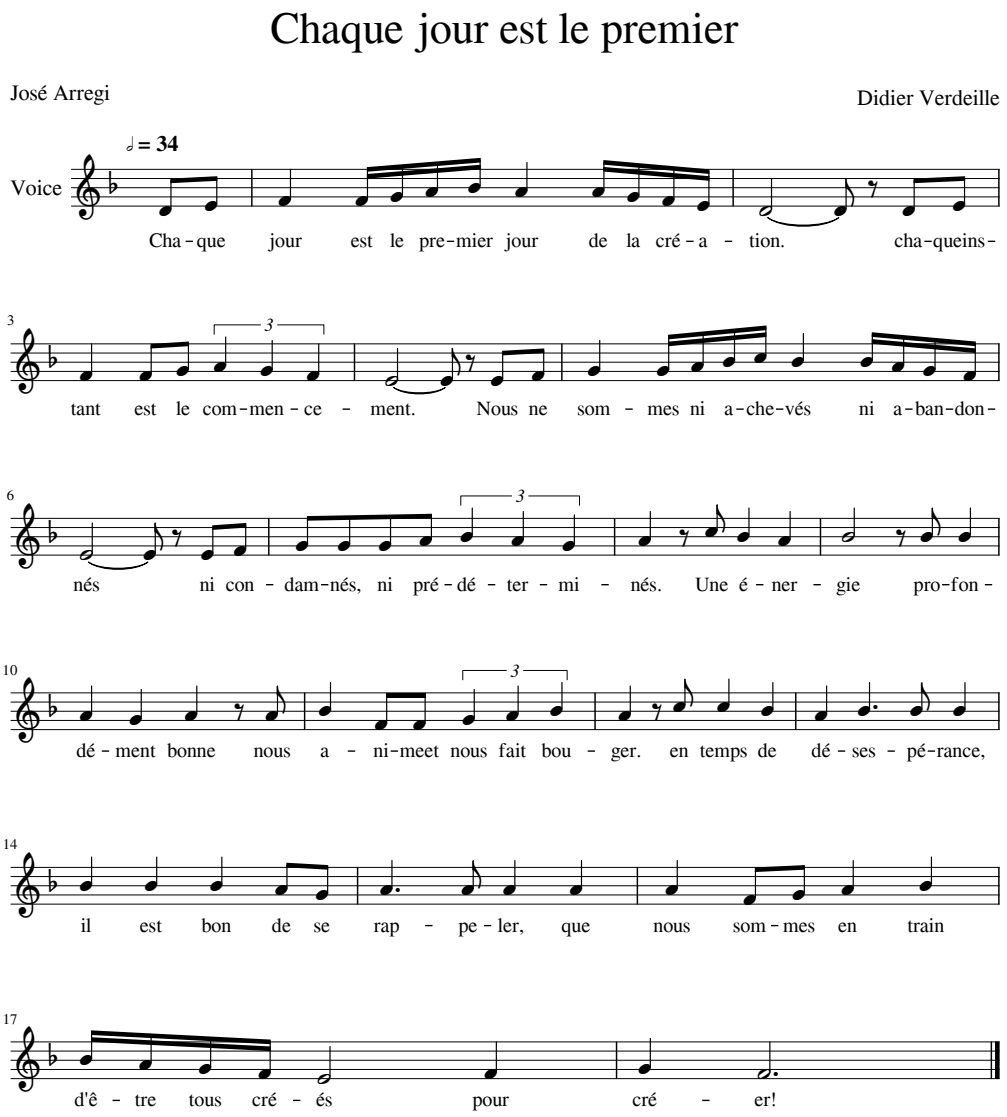
Cette communion nous unit aussi à toutes celles et ceux qui œuvrent pour ce monde autre, initié par l'Évangile : José que tu nous as permis de connaître et qui est avec nous. Tous les prophètes qui se mouil-

lent en dénonçant ; qui se risquent en transgressant; qui osent en bousculant; qui inquiètent en ouvrant ce qui était caché; en libérant ce qui était fermé; en humanisant ce qui était sacralisé.

Merci Seigneur Dieu, pour tous ces franchissements d'obstacles et tous ces chemins d'ouverture que ton Esprit s'obstine à nous faire tracer dans notre histoire.

Avec Jésus, nous ne pouvons que reconnaître en toi ce Père qui a tant d'ambition pour tous et pour chacun et, fiers d'avoir un Père comme toi, ensemble, nous te disons : « Notre Père »…

Chant composé par Didier Verdeille, sur un texte de José Arregi



Je dois crier, je dois me risquer

Les Dominicains de la province Frère Bartolomé de las Casas (Brésil) ont rendu publique cette déclaration un peu plus de 3 semaines après la prise de fonctions du nouveau président brésilien, Jair Bolsonaro.

- « Au quotidien, le contraire de l'amour de Dieu, de la compassion de Dieu, c'est l'indifférence.
- Que mon cœur soit guéri de cette maladie ! » Pape François

De la même façon que le Seigneur s'est adressé à Jérémie et a mis ses paroles dans la bouche du prophète, nous, frères dominicains, réunis en assemblée, ayant reçu du Seigneur la vocation d'être les prêcheurs de sa Parole, nous ne pouvons rester indifférents ou même avoir peur de nous mettre en avant et d'agir pour défendre la vie, les droits des pauvres et les droits de la Terre.

La fidélité à Jésus et au propos de Saint Dominique a conduit historiquement la Famille dominicaine à s'engager directement pour la cause de la justice et de la paix, engagement qui s'est traduit, par exemple, par la défense des droits des Indiens en Amérique latine, par le combat contre l'apartheid en Afrique du Sud, ou par le combat contre la dictature militaire au Brésil. Des noms comme Frère Antonio Montesinos, Frère Bartolomé de Las Casas, Frère Gil Vilanova, Frère Tito de Alencar, parmi tant d'autres, sont aujourd'hui une inspiration et un appel pour que nous luttions, encore une fois, pour ces valeurs. Avec eux nous faisons face à ce moment compliqué de l'histoire nationale, dans lequel nous sommes appelés à être lumière au milieu de l'obscurité (Mt 5, 13-16).

En raison du commandement du Seigneur et en fidélité à l'Évangile et à l'héritage que nous avons reçu de notre Père Saint Dominique de Guzmán, nous rejetons fermement :

1. Le rabaissement des droits des plus pauvres, qui découle de projets de réforme de la protection sociale et des lois du travail qui renforcent les avantages de catégories déjà privilégiées ;
2. La criminalisation des mouvements populaires et des ONG, en contradiction avec le principe constitutionnel de renforcement de la société civile et de la démocratie ;
3. La multiplication des préjugés et de la discrimination envers divers groupes sociaux, particulièrement envers la communauté LGBTI+ ;
4. L'abandon de la réforme agraire, la réduction des terres indiennes et des territoires des quilombos, en opposition directe aux droits des sans-terre, des peuples autochtones et des afrodescendants ;
5. Le déboisement de l'Amazonie et la privatisation du patrimoine public ;
6. La libéralisation de la vente d'armes et bientôt l'assouplissement du port d'armes.

Comme Brésiliens, nous resterons vigilants et exigeons du gouvernement qu'il n'épargne aucun effort pour renforcer la démocratie et donner priorité aux politiques qui visent l'amélioration des services de santé et d'éducation, la lutte contre le chômage et la réduction des inégalités sociales.

Comme chrétiens, nous assumons l'engagement d'agir prophétiquement afin que notre nation tout entière puisse vivre selon l'ardent désir de Jésus : « que tous aient la vie, et la vie en abondance » (Jn, 10, 10).

Comme disciples du Christ, nous lançons un appel à toutes les personnes croyantes, y compris les autorités de l'Église catholique, pour qu'elles assument leur mission évangélique en se faisant présence et voix agissante dans l'annonce de la justice et de la paix.

Comme frères dominicains, fidèles à notre histoire, nous appelons notre peuple à renforcer son organisation et son action, et à raviver ses énergies dans le combat en faveur d'une société démocratique, juste, fraternelle et solidaire.

Source : http://dial-infos.org/spip.php?article8408, Traduction de Xavier Plassat.

La Bethléem de l'imaginaire chrétien occidental contraste vivement avec la réalité de l'occupation

Par Ghada Karmi (médecin, universitaire et écrivaine palestinienne)

Lieu de naissance supposé de Jésus Christ, Bethléem occupe une place centrale dans la foi chrétienne. Or, nombreux sont les fidèles qui ignorent que cette ville se trouve en Palestine et qu'elle est soumise à l'occupation impitoyable d'Israël.

« O little town of Bethlehem/How still we see thee lie/Above thy deep and dreamless sleep/The silent stars go by » (« Ô petite ville de Bethléem / Tu dors tranquillement / Au-dessus de ton sommeil profond et sans rêves / Passent les étoiles silencieuses), décrit le célèbre chant de Noël anglo-saxon. La veille de Noël, la messe de minuit a retenti dans l'église de la Nativité à Bethléem, lieu de naissance légendaire de Jésus-Christ, proclamant qu'il apportera « la paix aux hommes sur la Terre ».

La vraie Bethléem

Rien n'est plus éloigné de la vérité que l'image d'une Bethléem calme et tranquille véhiculée par ce chant de Noël issue de la pieuse imagination d'un chrétien occidental à l'époque victorienne. Des générations d'enfants chrétiens l'ont apprise et son pouvoir mythique est tel que peu d'entre eux savent où se trouve Bethléem et quelle est sa véritable situation.

Une amie anglaise très cultivée que je connais depuis des années a récemment été surprise d'apprendre que Bethléem se trouve en Palestine. Dans son esprit, la ville était plus une légende qu'un lieu réel et, si elle devait l'associer à une communauté, ce serait aux juifs.

Cette idée, encore largement répandue, a fortement contribué à maintenir les chrétiens dans l'indifférence face au sort de la véritable Bethléem et à ne pas se soucier de sa lutte pour la survie.

Or, la ville que j'ai vue lors d'une visite en Palestine plus tôt cette année était un simulacre du lieu évoqué par ce chant de Noël et une mise en cause sans appel du christianisme occidental pour avoir abjectement échoué à soutenir l'un de ses sanctuaires les plus sacrés.

Dans la Bethléem d'aujourd'hui, le sommeil « sans rêve » s'apparente davantage à un cauchemar, et la ville ne pourra être « calme » que lorsque l'occupation israélienne prendra fin.

Le vandalisme brutal d'Israël

Bethléem et les villages situés à sa périphérie, Beit Jala et Beit Sahour, comptent traditionnellement parmi les lieux les plus chrétiens de Palestine, même si Bethléem est habitée aujourd'hui par une majorité de musulmans.

Avant l'occupation israélienne en 1967, la ville était un important centre social, culturel et économique ainsi que l'une des plus anciennes localités de Palestine. Son nom, Beit Lahem (maison de Lahem), remonte à l'époque cananéenne, lorsqu'elle abritait le sanctuaire du dieu cananéen Lahem.

L'architecture de Bethléem témoigne de sa riche histoire. À la période romaine puis byzantine, dont date la construction de l'église de la Nativité par l'impératrice Hélène au-dessus de la grotte où serait né Jésus en 327, firent suite les conquêtes musulmanes de 637, l'occupation des croisés de 1099 jusqu'à la reconquête

de la Palestine par Saladin en 1187, puis la domination au début du XVIe siècle des Ottomans, qui construisirent les remparts de la ville, jusqu'au mandat britannique de 1922 à 1948.

En 1967, Israël occupa Bethléem et le reste de la Cisjordanie lors de la guerre des Six Jours et en 1995, suite aux accords d'Oslo, la ville fut transférée à l'Autorité palestinienne, bien qu'elle restât sous le contrôle général d'Israël. Aucune des périodes historiques qui ont précédé l'occupation israélienne n'a vu un niveau de vandalisme et de destruction similaire à ce qui se produit actuellement.

Alors que je parcourais en voiture les 9 kilomètres qui séparent Jérusalem de Bethléem, je me suis trompée de route et me suis retrouvée sur une autoroute moderne où aucun autre conducteur palestinien n'était en vue. J'étais tombée par hasard sur une route de contournement réservée aux juifs, l'une des deux qui bordent Bethléem pour desservir les colonies environnantes.

J'ai vite compris le but de l'opération : prétendre que personne d'autre que les juifs ne vit dans la région.

Un triste endroit

Vingt-deux colonies israéliennes encerclent Bethléem, coupant ses sorties et confisquant ses terres agricoles. Surplombant les collines environnantes, ces colonies abritent plus d'habitants que tout Bethléem et ses environs. Au nord se trouve Har Homa, une colonie construite en 2000 sur une colline autrefois densément boisée, Jabal Abu Ghneim.
Israël a déraciné les arbres de Jabal Abu Ghneim et les a remplacés par de mornes maisons toutes identiques, menaçant en outre de transformer le lieu en un sosie de Bethléem pour touristes. Nokidim, à l'est, est le lieu de résidence actuel de l'ancien ministre de la Défense israélien, l'ultranationaliste Avigdor Lieberman.

Depuis 2015, Israël a barré l'accès de la fertile vallée de Bethléem, Crémisan, à ses propriétaires palestiniens et a annoncé, en juin dernier, un développement massif des colonies situées le long de la route reliant Jérusalem à Bethléem.

La tombe de Rachel, monument historique de Bethléem sur la route principale menant à Jérusalem et une zone traditionnellement animée par nombre de boutiques et de restaurants, est maintenant réservée exclusivement aux juifs et son accès est bloqué aux Palestiniens par le mur de séparation.

Les fidèles musulmans qui vénéraient le tombeau (et l'ont construit) ne peuvent plus y aller. C'est un endroit triste, désert, sans vie. Dans l'ombre du mur, la plupart des commerces ont fermé leurs portes et, à mesure que le nœud se resserre autour de Bethléem, il n'en restera bientôt aucun.

La pénétration implacable d'Israël au cœur de Bethléem est sans appel. La ville est délibérément isolée derrière l'impressionnante barrière de séparation, entourée de checkpoints, et son économie est étranglée. Autrefois, sa principale ressource était le tourisme, se prévalant de deux millions de visiteurs par an et d'un marché prospère de souvenirs, notamment des sculptures faites main en bois d'olivier et en nacre.

C'était aussi une riche région agricole dotée d'une industrie viticole prospère. Aujourd'hui, la plupart de ces terres ont été confisquées par Israël et les restrictions draconiennes imposées aux déplacements à destination et en provenance de Bethléem par les autorités israéliennes ont considérablement réduit le nombre de touristes et de pèlerins.

À présent, avec une population de 220 000 habitants, dont 20 000 réfugiés, Bethléem a le taux de chômage le plus élevé des territoires palestiniens occupés, juste derrière Gaza.

Sauver Bethléem

Lors de mon dernier séjour à Bethléem, je me suis rendue à l'hôtel Walled Off, à l'entrée de Bethléem. J'ai eu là une expérience saisissante de l'occupation israélienne. L'hôtel est en fait une œuvre d'installation créée par l'artiste britannique Banksy pour mettre en lumière le sort tragique de Bethléem.
La seule vue que l'on puisse contempler depuis les fenêtres de l'hôtel est celle du mur hideux construit par Israël, dont les immenses dalles grises ne sont qu'à quelques mètres. En se penchant en avant, on peut presque les toucher. Je me souviens comment ses sinistres tours de guet et ses caméras de surveillance m'avaient opprimée. C'était une scène sortie tout droit d'un film d'horreur.

À ce jour, et malgré les délégations de l'Église, les visites papales et les expressions publiques d'inquiétude, rien de ce qu'ont fait les chrétiens n'a freiné ou arrêté la destruction par Israël d'une ville particulièrement sainte pour la chrétienté. Alors s'ils ne peuvent rien faire pour sauver Bethléem, qu'ils cessent au moins d'entonner un chant qui se moque de la triste réalité de la ville.

Source : http://www.france-palestine.org/La-Bethleem-de-l-imaginaire-chretien-occidental-contraste-vivement-avec-la

_____-

Pour sourire…